Le cercle de botanique du lycée vous invite à une lecture littéraire qui a pour sujet le pouvoir de guérison de la forêt

Dans ce court extrait du roman « **Guerre et paix »** de Léon Tolstoï, le prince Andrei Bolkonsky traverse la forêt à la sortie de l'hiver, lorsqu'il aperçoit un vieux chêne, très mal en point. Plusieurs mois après, les plaies de l'écorce du vieil arbre ont cicatrisé, un nouveau feuillage est visible. A cette vue, le prince comprend que ses blessures spirituelles peuvent guérir. Il va commencer une vie nouvelle.

Le prince Andrei Nikolaievich Bolkonsky est l'un des protagonistes les plus élaborés du roman historique et philosophique de Léon Tolstoï (1828-1910) « Guerre et Paix », édité en 1869.

Ami intime de l'autre protagoniste du roman, Pierre Bézoukhov, le prince André est un homme qui a perdu ses illusions sur le mariage, lorsque survient l'invasion de la Russie par les troupes de Napoléon, en 1812. Il part sur le front, survit à une très grave blessure reçue pendant la bataille d'Austerlitz, et lorsqu'il retourne enfin chez lui après sa convalescence, c'est pour assister à la mort de sa jeune épouse, qui donne naissance à un fils. Le prince se sent coupable de cette mort prématurée et brutale. Il se retire du monde et se consacre, avec sa sœur la princesse Marie, à l'éducation de son fils.

Par comparaison avec son ami Pierre, il est décrit comme athée, sceptique voire cynique. Après son deuil, il remet en question ses idées sur la guerre et sur la politique. La fin du roman racontera sa délivrance.

À la fin de l'hiver de 1809, il fit une tournée dans les terres de Riazan qui appartenaient à son fils, dont il était tuteur.

Assis, par un beau soleil de printemps, dans le fond de sa calèche, la pensée flottant dans l'espace, il regardait vaguement à droite et à gauche, et sentait s'épanouir tout son être, sous le charme de la première verdure des jeunes bourgeons des bouleaux, et des nuées printanières, qui couraient sur l'azur foncé du ciel. Après avoir laissé derrière lui le bac, où il avait passé l'année précédente avec Pierre, puis un village de pauvre apparence, avec ses granges et ses enclos, une descente vers le pont où un reste de neige fondait tout doucement, et la montée argileuse qui traversait des champs de blé, il entra dans un petit bois qui bordait la route des deux côtés. Grâce à l'absence de vent, il y faisait presque chaud ; aucun souffle n'agitait les bouleaux, tout couverts de feuilles naissantes, dont la sève poissait la couleur vert tendre. Par ci par là, la première herbe soulevait et perçait de ses touffes, émaillées de petites fleurs violettes, le tapis de feuilles mortes qui jonchaient le sol entre les arbres, au milieu desquels quelques sapins rappelaient désagréablement l'hiver par leur teinte sombre et uniforme. Les chevaux s'ébrouèrent : l'air était si doux qu'ils étaient couverts de sueur.

Pierre, le domestique, dit quelques mots au cocher, qui lui répondit affirmativement ; mais, l'assentiment de ce dernier ne lui suffisant pas, il se tourna vers son maître :

– « Excellence, comme il fait bon respirer !

– Quoi ? Que dis-tu ?

– Il fait bon, Excellence !

– Ah oui, se dit le prince André à lui-même… Il parle sans doute du printemps ?… C'est vrai… comme tout est déjà vert, et si vite ?… Voilà le bouleau, le merisier, l'aune qui verdissent, et les chênes ?… Je n'en vois pas… Ah ! en voilà un ! »

À deux pas de lui, sur le bord de la route, un chêne, dix fois plus grand et plus fort que ses frères les bouleaux, un chêne géant, étendait au loin ses vieilles branches mutilées, et de

profondes cicatrices perçaient son écorce arrachée. Ses grands bras décharnés, crochus, écartés en tous sens, lui donnaient l'aspect d'un monstre farouche, dédaigneux, plein de mépris, dans sa vieillesse, pour la jeunesse qui l'entourait et qui souriait au printemps et au soleil, dont l'influence le laissait insensible :

« Le printemps, l'amour, le bonheur ? … En êtes-vous encore à caresser ces illusions décevantes, semblait dire le vieux chêne. N'est-ce pas toujours la même fiction ? Il n'y a ni printemps, ni amour, ni bonheur ! … Regardez ces pauvres sapins meurtris, toujours les mêmes… Regardez les bras noueux qui sortent partout de mon corps décharné… me voilà tel qu'ils m'ont fait, et je ne crois ni à vos espérances, ni à vos illusions ! »

Le prince André le regarda plus d'une fois en le dépassant, comme s'il en attendait une mystérieuse confidence, mais le chêne conserva son immobilité obstinée et maussade, au milieu des fleurs et de l'herbe qui poussaient à ses pieds : « Oui, ce chêne a raison, mille fois raison. Il faut laisser à la jeunesse les illusions. Quant à nous, nous savons ce que vaut la vie : elle n'a plus rien à nous offrir ! … » Et tout un essaim de pensées tristes et douces s'éleva dans son âme. Il repassa son existence, et en arriva à cette conclusion désespérée, mais cependant tranquillisante, qu'il ne lui restait plus désormais qu'à végéter sans but et sans désirs, à s'abstenir de mal faire et à ne plus se tourmenter !

[…]

Au mois de juin, le prince André, en revenant chez lui, traversa de nouveau la forêt de bouleaux. Les clochettes de l'attelage y sonnaient plus sourdement que six semaines auparavant. Tout était épais, touffu, ombreux : les sapins dispersés çà et là ne nuisaient plus à la beauté de l'ensemble, et les aiguilles verdissantes de leurs branches témoignaient d'une manière éclatante qu'eux aussi subissaient l'influence générale.

La journée était chaude, il y avait de l'orage dans l'air : une petite nuée arrosa la poussière de la route et l'herbe du fossé : le côté gauche du bois restait dans l'ombre ; le côté droit, à peine agité par le vent, scintillait tout mouillé au soleil : tout fleurissait, et, de près et de loin, les rossignols se lançaient leurs roulades.

« Il me semble qu'il y avait ici un chêne qui me comprenait, » se dit le prince André, en regardant sur la gauche, et attiré à son insu par la beauté de l'arbre qu'il cherchait. Le vieux chêne transformé s'étendait en un dôme de verdure foncée, luxuriante, épanouie, qui se balançait, sous une légère brise, aux rayons du soleil couchant. On ne voyait plus ni branches fourchues ni meurtrissures : il n'y avait plus dans son aspect ni défiance amère ni chagrin morose ; rien que les jeunes feuilles pleines de sève qui avaient percé son écorce séculaire, et l'on se demandait avec surprise si c'était bien ce patriarche qui leur avait donné la vie !

« Oui, c'est bien lui ! » s'écria le prince André, et il sentit son cœur inondé de la joie intense que lui apportaient le printemps et cette nouvelle vie. Les souvenirs les plus intimes, les plus chers de son existence, défilèrent devant lui. Il revit le ciel bleu d'Austerlitz, les reproches peints sur la figure inanimée de sa femme, sa conversation avec Pierre sur le radeau, la petite fille ravie par la beauté de la nuit, et cette nuit, cette lune, tout se représenta à son imagination : « Non, ma vie ne peut être finie à trente et un ans ! Ce n'est pas assez que je sente ce qu'il y a en moi, il faut que les autres le sachent ! Il faut que Pierre et cette fillette, qui allait s'envoler dans le ciel, apprennent à me connaître ! Il faut que ma vie se reflète sur eux, et que leur vie se confonde avec la mienne ! »

« ***Guerre et paix*** », Deuxième partie, *L'invasion*, 1807-1812, chapitre premier. Traduction d'Irène Paskévitch.

LE PEINTRE DE LA FORÊT BOREALE

Le Russe **Ivan Ivanovitch Chichkine** (1832-1898), peintre figuratif de la taïga***** -la forêt boréale russe- a surtout peint des chênes dans des espaces ouverts, des pins sylvestres, parfois des épicéas et des bouleaux. Il est reconnaissable à son souci du détail.

Un matin dans une forêt de pins (Утро в сосновом лесу), 1889, 139 × 213 cm, collection Tretiakov.

Sans titre

Quatre arbres morts.

Nous avons également connaissance de la magnificence des forêts russes grâce à certaines scènes de films. Limitons-nous à citer trois chefs-d'œuvre du cinéma qui sont trois drames **:

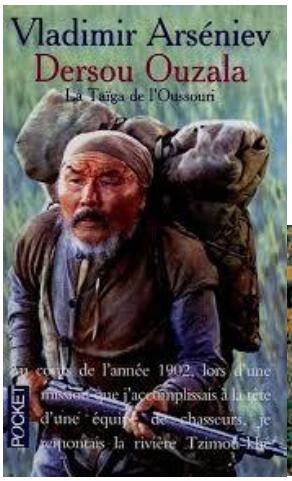
La lettre inachevée, un film de 1960 du cinéaste soviétique **Mikhail Kalatozov** d'après la nouvelle éponyme de Valeri Ossipov.

https://www.youtube.com/watch?v=XCB6kuOQn1g&ab_channel=POTEMKINEFILMS

Docteur Jivago, un roman de **Boris Pasternak** datant de 1957, adapté au cinéma par le britannique **David Lean** en 1965. C'est un succès mondial de l'édition et du cinéma, auquel a contribué la musique de Maurice Jarre (*Grammy Award* de l'album de l'année).
https://www.dailymotion.com/video/x2j9jgz

C’est aussi dans la taïga que se déroule ***Dersou Ouzala***, un film soviéto-japonais de **Akira Kurosawa**, sorti en 1975, d'après le livre autobiographique éponyme de Vladimir Arseniev, publié en 1921.

https://www.youtube.com/watch?v=ct_7VNF0_jQ&ab_channel=arpakeun



*** LA TAÏGA** https://www.definitions360.com/taiga/

Une taïga est une forêt boréale constituée par des conifères et des feuillus et se termine par des tourbières. La taïga sépare la steppe au sud de la toundra au nord. C’est une forêt typique de la Sibérie et du nord de la Russie. Les conifères sont des arbres de la famille des

Gymnospermes, des plantes résineuses à feuilles persistantes, qui produisent des fruits groupés en cône.

La taïga est une forêt des régions aux hivers longs et très froids et s'étend de la Sibérie orientale jusqu'à la Scandinavie, en passant par le nord de la Russie. Elle s'étend sur environ six mille kilomètres, de l'Asie jusqu'en Europe.

Selon les historiens, la taïga s'est formée par étapes après le retrait glaciaire. Il y a eu d'abord la formation d'un désert froid, lequel a été colonisé par la toundra, et plus tard, il y eut l'apparition des feuillus et des conifères. Dans le continent américain, l'équivalent de la taïga est la forêt hudsonienne, qui s'étend de l'Alaska jusqu'au Québec (3 500 km). La taïga est une végétation typique de l'Arctique, à ne pas confondre avec les forêts conifères ou avec des forêts boréales russes.

Le sol de la taïga est le podzol qui est un sol délavé, caractéristique des climats froids et humides. Le podzol est un sol de consistance cendreuse, pauvre pour l'agriculture. Dans la taïga, les marécageuses et les tourbières sont très fréquentes. Le mot podzol vient du russe « podzola » qui signifie « cendre ». Dans la taïga la température moyenne varie entre 0 º C et 5 º C. Les pluies y sont très rares, entre 160 et 320 mm par an.

La taïga présente une faune pauvre, constituée par des loups, des renards, des ours bruns, des wapitis, des rennes, des lynx, des élans, des castors et des martes ; des animaux qui s'adaptent facilement au froid. Des réserves en graisses et la peau épaisse permettent à ces animaux de vivre dans ces zones très froides. Des oiseaux migrent vers la taïga pour y passer l'été.

****** Une autre référence : ***Le Barbier de Sibérie*** (Сибирский цирюльник) est un film russe de **Nikita Mikhalkov**, sorti en 1998.

Pour résumer, il s'agit d'un inventeur fou qui imagine en 1885 une machine à déboiser et propose au tsar d'exploiter les immenses forêts sibériennes.